Document généré le 24 avr. 2024 22:22

Nuit blanche, magazine littéraire

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Essai

Jean-Paul Beaumier, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Gérald El Baril, Gaétan Bélanger, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, Laurent Laplante, François Lavallée, David Lonergan et Catherine Voyer-Léger

Numéro 148, automne 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/86615ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Beaumier, J.-P., Belu, F., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., Cliche, Y., El Baril, G., Bélanger, G., Boivin, P., Cliche, Y., Hudon, J.-G., Laberge, Y., Laplante, L., Lavallée, F., Lonergan, D. & Voyer-Léger, C. (2017). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (148), 59–65.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

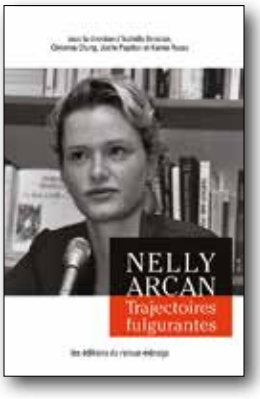
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Sous la dir. d'Isabelle Boisclair, Christina Chung, Joëlle Papillon et Karine Rosso
NELLY ARCAN
TRAJECTOIRES FULGURANTES
Remue-ménage, Montréal, 2017, 309 p. ; 26,95 $

Dans un des textes de ce collectif, Martine Delvaux rappelle l'entrevue de Nelly Arcan à *Tout le monde en parle* en 2007 en soulignant les efforts faits par les animateurs pour « rabattre le réel sur la fiction de façon à amener l'écrivaine à parler d'elle au lieu de parler du texte, à parler en tant qu'elle-même plutôt qu'en tant qu'écrivaine ».



Le choix de la photographie illustrant la couverture n'est d'ailleurs pas anodin : sobre, à bonne distance des photographies *glamour* qui circulent toujours lorsqu'il est question de l'écrivaine, cette image casse l'aura médiatique de Nelly Arcan pour en revenir à l'analyse littéraire.

Les textes réunis dans cet ouvrage s'intéressent à divers sujets : certains auxquels on l'associe spontanément (obsession de la beauté, sexualité, relations avec la mère, aliénation des femmes, etc.), mais d'autres aspects comme les masques, la monstruosité ou la relation d'Arcan avec le féminisme.

Une des idées les plus importantes qui traversent l'ouvrage permet sans doute de répondre à ce dernier enjeu, comme d'ailleurs à bien des réticences qui persistent à propos de l'auteure : il y a *les propos* tenus par les narratrices d'Arcan, mais il y a surtout *l'écriture* et ce n'est pas rendre hommage au travail de l'écrivaine que de s'arrêter toujours au premier degré du discours des personnages. Comme l'écrit Karine Rosso, « [e]n dépit du fait qu'Arcan reprenne des figures archaïques qui se déclinent dans plusieurs schémas inconscients […], elle insiste aussi et surtout sur la façon dont ces schémas sont construits ». Ainsi, s'il est vrai qu'une lecture qui s'arrêterait aux idées portées par les narratrices de ses livres pourrait conclure à une simple reproduction des pressions subies par les femmes, c'est dans l'écriture que l'émancipation s'opère. Plusieurs textes du collectif permettent d'y voir plus clair à cet égard.

Évidemment, un tel ouvrage n'est pas nécessairement conçu pour être lu d'un couvert à l'autre. Si on s'y risque, comme je l'ai fait, on pourra avoir à un moment une impression de redite. L'œuvre de l'écrivaine reste mince en raison de sa mort prématurée (cinq ouvrages avec le recueil posthume ***Burqa de chair***, six si l'on inclut le texte jeunesse ***L'enfant dans le miroir***). Ce sont donc souvent les mêmes scènes qui sont résumées et les mêmes citations emblématiques qui illustrent le propos. Mais cette réserve doit être considérée, tout au plus, comme un conseil de lecture.

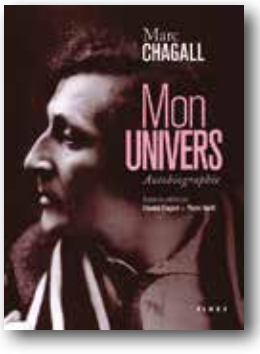
En somme, ce livre remplit un objectif important en nous redonnant une puissante envie de lire Nelly Arcan, l'écrivaine.

Catherine Voyer-Léger

Marc Chagall
MON UNIVERS
AUTOBIOGRAPHIE
Trad. du yiddish par Chantal Ringuet et Pierre Anctil
Fides, Montréal, 2017, 141 p. ; 24,95 $

L'autobiographie de Marc Chagall (1887-1985) avait souvent été rééditée en France, mais cette nouvelle traduction par Chantal Ringuet et Pierre Anctil se base plutôt sur le tapuscrit daté de 1925 et, de ce fait, ajoute quelques passages plus intimes qui avaient été écartés de la traduction française précédente de Bella Chagall, largement diffusée sous le titre de *Ma vie* (Stock, 1931).

Le peintre y évoque amplement ses souvenirs d'enfance aux environs de Vitebsk, l'isolement de sa Biélorussie natale, ses premiers cours d'art, ses amitiés, sa pauvreté constante jusqu'à la rencontre déterminante de ses protecteurs, son mariage conforme à la tradition, ou encore son emprisonnement arbitraire à Saint-Pétersbourg, simplement parce qu'il n'avait pas donné de « pourboire » à un officier de police !



Chagall a écrit ce livre à 38 ans, alors qu'il était déjà célèbre en Europe, mais sans savoir à quel point il allait marquer son siècle. Sa famille empreinte de traditions juives y occupe une place centrale, et Chagall romance leurs moindres propos. Par exemple au moment de quitter sa patrie pour s'établir à Paris, sa mère le supplia : « Mon enfant, nous sommes tes parents. Écris-nous plus souvent. N'hésite pas à nous demander quelque chose ». En ce qui concerne son art, il résume son style en quelques mots très imagés : « Je me retourne et je vois ma peinture, où les personnages sont hors d'eux-mêmes ». On songe alors à ce tableau célèbre, « La Promenade », daté de 1917, où un personnage féminin s'envole (voir la reproduction dans l'encart non

paginé). Avec précision, Chagall décrit des rêves à l'origine de ses tableaux, comme « L'apparition » : « Tout est noir. Soudain, le plafond s'ouvre et, dans un vacarme blanc, une espèce de créature ailée descend ; elle remplit la pièce de mouvements et de nuages ».

Ce livre unique agrémenté de huit illustrations permet de se plonger dans l'intimité de cet artiste sensible. Pour une biographie complète, le lecteur devra chercher ailleurs puisque Chagall n'a pas mis à jour son autobiographie au cours du demi-siècle ayant suivi sa rédaction, c'est-à-dire durant sa période la plus créatrice. C'est le seul reproche que l'on pourrait lui adresser.

Yves Laberge

Sous la dir. de Robert Dion et Andrée Mercier
QUE DEVIENT LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE ?
FORMES ET ENJEUX DES PRATIQUES NARRATIVES DEPUIS 1990
Nota bene, Montréal, 2017, 423 p. ; 28,95 $

Que devient la littérature québécoise ? est un collectif d'études instructif et stimulant qui rassemble les communications entendues à un colloque tenu du 17 au 20 juin 2015 à l'Université Paris-Sorbonne et co-organisé par Robert Dion, Andrée Mercier, Myriam Suchet et Romuald Fonkoua, de l'Université du Québec à Montréal, de l'Université Laval, de l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 et de l'Université Paris-Sorbonne respectivement.

Pour des raisons de concision et d'économie d'espace, j'emprunte directement à l'introduction très documentée et brillamment organisée de Robert Dion et Andrée Mercier le résumé des différents axes de réflexion des dix-sept auteurs, professeurs d'universités québécoises et européennes pour la grande majorité, qui signent des articles où règnent la clarté et la compétence.

« La question de l'histoire et particulièrement de l'histoire tragique » de la Deuxième Guerre mondiale retient d'abord l'attention d'Élisabeth Nardout-Lafarge, d'Ursula Mathis-Moser et d'Anne Martine Parent. « Cette question de l'histoire jouxte […] celle de la mémoire, qu'elle soit collective ou individuelle », abordée par Petr Kylousek, Céline Philippe, Louis-Daniel Godin-Ouimet et Carmen Mata Barreiro. Suit « la problématique du genre littéraire » avec Vincent Lambert, Marie-Pascale Huglo et Mathieu Bélisle. Un chapitre traite de « la relation de la production actuelle à l'espace et au territoire » et réunit les contributions de Jean-François Chassay, de Stefania Cubeddu-Proux et de René Audet. David Bélanger et Lise Gauvin s'attardent finalement aux « figurations de l'institution littéraire et de l'écrivain au sein des œuvres mêmes ». Myriam Suchet clôt le collectif avec un « Document » où elle dégage quatre caractéristiques, parmi d'autres, de la pluralité des écritures de la littérature québécoise contemporaine. Chaque article est accompagné d'une ample bibliographie.

L'étude de ces cinq axes donne lieu à un ensemble foisonnant d'analyses qui, on le voit, multiplie les avenues thématiques, auxquelles on peut ajouter, pour préciser davantage, l'américanité, l'écriture au féminin, l'autoréférentialité, la littérature communautaire, l'éclatement du sujet biographique, l'hétérogénéité et la porosité dans les pratiques narratives, le personnage romanesque contemporain, la littérature comme classe sociale… Si les noms d'auteurs canoniques apparaissent dans les textes des participants (par exemple Jacques Poulin, Michel Tremblay, Émile Ollivier, Dany Laferrière, Marie-Claire Blais, Nicole Brossard, Louis Hamelin, Gaétan Soucy…), l'un des aspects flamboyants du recueil est l'intérêt des uns et des autres pour les nouveaux écrivains québécois et leurs œuvres : notamment Catherine Mavrikakis, Nicolas Dickner, Éric Dupont, Éric Plamondon, Samuel Archibald et Daniel Canty, que plusieurs intervenants examinent. On met aussi en lumière d'autres représentants de la « jeune » génération : Michael Delisle, Maxime Raymond Bock, Jean-Simon DesRochers, Mathieu Arsenault, David Clerson, Audrée Wilhelmy, Patrick Nicol, François Blais, Éric McComber, Alain Farah… Dans les corpus choisis, le genre romanesque domine largement la poésie, le théâtre, le conte, l'épopée…

Que devient la littérature québécoise ? convoque ici et là les approches théoriques de Gaston Bachelard, Georg Lukács, Roland Barthes, Jürgen Habermas, Umberto Eco, Michel Foucault et Gérard Genette, tout en utilisant des concepts créés par André Belleau (« le romancier fictif »), Émile Ollivier (« la culture migrante »), Rainier Grutman (le décentrement « hétérolingue »), Tiphaine Samoyault (« le roman-monde »), Marianne Hirsch (« la postmémoire ») et Lise Gauvin (« la surconscience linguistique »). On peut ne pas toujours partager les opinions et hypothèses des analystes, mais nul ne peut rejeter du revers de la main les données émanant de ces pertinentes incursions dans le vaste domaine des « formes et enjeux des pratiques narratives depuis 1990 » visé par le sous-titre de ce riche et volumineux recueil.

Jean-Guy Hudon

Julie Boulanger et Amélie Paquet
LE BAL DES ABSENTES
La Mèche, Montréal, 2017, 288 p. ; 29,95 $

C'est un livre important que nous propose La Mèche en éditant un grand nombre des billets que Julie Boulanger et Amélie Paquet ont publié sur leur blogue Le bal des absentes.

D'abord parce que l'édition en livre de ces textes leur promet une longévité plus grande (même quand le contenu reste en ligne, les billets de blogues sont souvent tributaires de leur actualité), mais aussi parce qu'en les lisant sous cette nouvelle forme, le lecteur peut vraiment prendre l'ampleur des lignes de force qui se dégagent de ce travail.

La première de ces lignes de force concerne le principal objectif de cette entreprise : mettre en valeur des textes d'écrivaines, témoigner de leur intégration dans un corpus d'enseignement et s'interroger quant à cette difficulté persistante d'assurer une représentation équitable des œuvres féminines. Une large part du contenu du livre consiste donc à présenter des œuvres (de Gabrielle Roy, Sylvia Plath, Anaïs Barbeau-Lavalette et de nombreuses autres) que l'une ou l'autre des enseignantes aura mis au programme dans les dernières années. En plus d'offrir une analyse sommaire des œuvres, les auteures mettent en lumière les possibilités pédagogiques offertes par ces textes, mais aussi les défis que leur enseignement peut représenter.

Et c'est en cela que se dégage une deuxième ligne de force qui, au fil de la lecture, m'aura semblé encore plus importante. Plus qu'un essai sur la diversification des corpus, ***Le bal des absentes*** est un essai sur la pédagogie non pas dans ses méthodes, mais dans son éthique. Comment pouvons-nous faire un pas de plus dans l'accep-

Michel Laurin
LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE EN 30 SECONDES
LES GENRES, LES AUTEURS ET LES LIVRES LES PLUS MARQUANTS EXPLIQUÉS EN MOINS D'UNE MINUTE
Hurtubise, Montréal, 2017, 160 p. ; 22,95 $

Michel Laurin, pédagogue d'expérience et auteur de nombreuses anthologies, relève avec brio le défi de la série « 30 secondes » avec cette étude qui couvre quatre siècles de productions littéraires, depuis les écrits de la Nouvelle-France jusqu'aux récentes cuvées.

Plus qu'un survol, ce vaste panorama fait nettement ressortir les courants de pensée qui ont prévalu au Québec et dont témoignent les auteurs et livres marquants. Laurin a divisé son ouvrage en six parties qui correspondent à des époques plus ou moins étanches de l'évolution de la vie culturelle d'ici. Chacune est subdivisée en plusieurs sujets auxquels une page dense est consacrée. Le néophyte y trouvera des informations pertinentes qui orienteront ses premiers contacts avec la littérature québécoise, tandis que le lecteur, peu ou prou au fait, et la personne avertie apprécieront ce vade-mecum riche en repères. En effet, un sommaire détaillé et des annexes, bibliographies, références, index d'auteurs et de personnages créent un réseau fourni de liens permettant de retrouver ou de vérifier une information ou d'approfondir une recherche. Même le nouvel arrivant tirerait profit de ce petit livre convivial qui expose, notamment, les idéologies qui ont influencé l'histoire du Québec, la marche vers son émancipation et l'explosion culturelle contemporaine.

La sixième et dernière partie, « Une littérature post-nationale », remonte jusqu'aux années 1980. Elle embrasse tous les arts ayant un lien plus ou moins étroit avec la littérature pour illustrer le bouillonnement multiculturel du Québec actuel et souligner son rayonnement à l'étranger par la littérature, qui a atteint la maturité dans tous les genres, le théâtre et ses metteurs en scène, la chanson, les arts du cirque, etc. La question esthétique est aussi présente. Avec plus de recul, les historiens de l'avenir auront sans doute un éclairage différent sur cette période encore trop près de nous. Quoi qu'il en soit, dire que la littérature québécoise avec ses préoccupations esthétiques a acquis ses lettres de noblesse après un parcours semé d'embûches est un fait notoire. Michel Laurin aura mis en lumière ce parcours et son aboutissement ouvert sur un horizon prometteur.

Pierrette Boivin

tation des différences qui se déploient en classe ? Comment pouvons-nous recevoir la parole de nos étudiants dans sa complexité ? Comment gérer un débat en classe sur des valeurs qui nous sont si chères que nous risquerions d'en perdre nos moyens ? Sur toutes ces questions et bien d'autres encore, l'essai de Julie Boulanger et Amélie Paquet fait réfléchir. Pour ma part, j'estime qu'il a changé en profondeur certaines de mes attitudes par rapport aux étudiants. Les deux pédagogues réussissent à considérer les gens assis devant elles comme des êtres autonomes, sans jamais les traiter avec condescendance. C'est donc dire que cette volonté de faire entendre des voix diverses dans les corpus se traduit par une volonté réelle d'entendre les voix diverses qui peuplent la classe.

Cette ouverture, elle s'accomplit aussi grâce à une approche véritablement réflexive qui permet aux deux auteures de s'interroger sur leur rapport à la connaissance, mais aussi de constater les lacunes de leur propre corpus (la quasi-absence de femmes racisées dans leur corpus, par exemple).

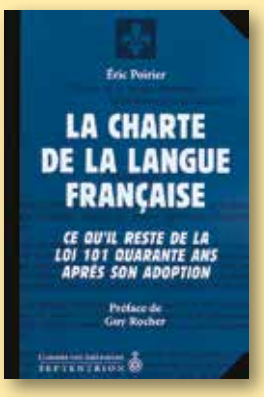
Si les écrivaines qu'il présente sont inspirantes, c'est finalement surtout par sa position sur l'enseignement que cet ouvrage m'est apparu incontournable. À mettre entre les mains de tous ceux qui enseignent.

Catherine Voyer-Léger

Éric Poirier
LA CHARTE DE LA LANGUE FRANÇAISE
CE QU'IL RESTE DE LA LOI 101 QUARANTE ANS APRÈS SON ADOPTION
Septentrion, Québec, 2016, 250 p. ; 27,95 $

Initialement, la Charte de la langue française devait promouvoir l'épanouissement du français au Québec, notamment dans l'affichage commercial, mais aussi en incitant les enfants de l'immigration (sauf les anglophones et leur famille) à fréquenter l'école francophone.

Cette mesure juridique d'intégration était rendue nécessaire puisque de son côté, le gouvernement fédéral n'avait jamais pu empêcher l'anglicisation du Québec, ni du Canada. Or, la Charte de la langue française a souvent été affaiblie par les tribunaux qui appliquaient à la lettre les lois fédérales, la Loi constitutionnelle de 1982 et la Charte canadienne des droits et libertés. Dans les 26 causes étudiées ici, ce sont des juges non élus qui ont invalidé la « loi 101 » ou forcé sous de multiples prétextes son affaiblissement alors qu'il s'agit pourtant d'une loi votée par nos élus à l'Assemblée nationale du Québec. L'avocat Éric Poirier donne un bilan exhaustif de cette loi datant de 1977, mal connue même des Québécois et si souvent contournée, déboutée en cour et toujours décriée au Canada anglais puisqu'elle veut empêcher l'anglicisation du Québec. D'ailleurs, force est de constater que depuis la Confédération de 1867, les droits linguistiques des francophones ont constamment reculé, comme le prouvent les données démographiques (par exemple les études de Charles Castonguay) confirmées par la place toujours diminuée du français au Canada, particulièrement dans les villes.



Ce qu'il reste de la loi 101 nous enseigne que tous ces verdicts sont éminemment subjectifs. En comparant les décisions et les interprétations des tribunaux, Éric Poirier montre les limites du Québec en tant que province soumise aux lois fédérales et à la Constitution canadienne, que le Québec n'approuve toujours pas. Il cerne les origines de ce problème généralisé : l'idéologie influente d'un maître à penser américain, Ronald Dworkin (1931-2013), de qui se sont inspirés beaucoup de juges canadiens pour asseoir leurs jugements. L'influence disproportionnée de ce penseur est ici démontrée.

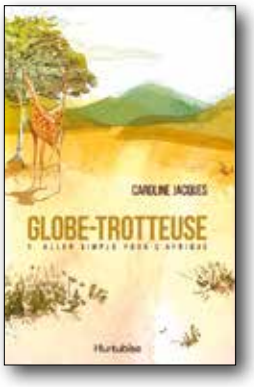
Expert des droits linguistiques, Éric Poirier évite de politiser le débat, mais son constat est accablant quant au déséquilibre entre la portée des décisions des juges fédéraux et la vulnérabilité de la « loi 101 » ; on sent qu'il faudrait tout un autre livre pour élaborer des stratégies pouvant contrer les dispositions de la Constitution canadienne qui contredisent cette loi. Pourtant, personne ne saurait accuser le gouvernement québécois d'agir anticonstitutionnellement dans un dossier aussi légitime que la protection du français.

Sur le plan éditorial, on reprochera seulement l'absence d'un index et celle d'une annexe récapitulant en un seul tableau les 26 jugements et arrêts ayant infirmé la « loi 101 » et décrits tout au long de ce livre important, qui certainement fera date.

Yves Laberge

Caroline Jacques
GLOBE-TROTTEUSE
T. 1, ALLER SIMPLE POUR L'AFRIQUE
Hurtubise, Montréal, 2017, 241 p. ; 24,95 $

C'est sans complaisance que Caroline Jacques livre un portrait de sa vie d'expatriée en Afrique, plus précisément dans le pays le plus pauvre de la planète, le Niger.



Coopérante volontaire pour une ONG québécoise à titre de juriste en appui aux droits des femmes, elle décrit son courageux parcours de jeune femme (elle a à l'époque 29 ans), blanche, seule, dans ce pays où règnent la chaleur et un dénuement extrême.

Je le signale d'emblée : en tant qu'ex-fonctionnaire international envoyé sur le continent africain pendant quatre ans, j'ai dévoré ce livre, que j'ai lu d'un trait dès que j'en ai commencé la lecture. J'ai totalement adhéré à la description faite du Niger, de l'Afrique, des embûches que l'on y affronte, des joies et déceptions que l'on y vit.

Caroline Jacques y décrit sa vie quotidienne : les victoires et les difficultés rencontrées au travail ; la forte coupure qu'elle ressent entre sa vie d'expatriée et celle de ses proches au Québec ; l'amitié complice qu'elle tisse avec d'autres expatriés ; la pauvreté crève-cœur qu'elle côtoie ; l'exaspération ressentie devant la sollicitation incessante pour acheter des pacotilles et donner de l'argent ; la grave misère dans laquelle sont plongées les femmes (celles-ci étant accablées de toute part par leurs nombreux enfants et la survie de leur famille) ; la corruption morale de nombreux dirigeants politiques qui tranche avec l'héroïsme admirable de certains responsables de la société civile ; les dangers constants posés par la malaria. Tout y est décrit avec un ton approprié, et est porté par une belle plume, précise, sans fioritures, fluide.

Même l'intimité que consent à nous faire part l'auteure en relatant sa vie sentimentale (elle part au pays tout juste après une rupture amoureuse) est pertinente : avec le temps, on découvre souvent que les expatriés en Afrique y sont entre autres pour fuir une douleur que l'espoir du dépaysement viendra dissoudre.

Il s'agit aussi d'un parcours à haute valeur sentimentale pour l'auteure. On y apprend, tard dans le livre, qu'elle a, jeune enfant, perdu ses deux parents, décédés sur le continent lors d'un accident aérien au Burundi…

Beaucoup rêvent, à leur jeune âge, au mitan de la vie, ou à leur retraite, d'un séjour prolongé de coopération volontaire dans un pays en développement : ce livre est pour eux. Ils y découvriront la vie qui les attend, avec les beaux moments, vraiment uniques, mais aussi, hélas, les probables désillusions.

Le sous-titre de cet ouvrage laisse entendre qu'il y aura une suite à cette intéressante aventure personnelle. Je serai preneur.

Yvan Cliche

Patrick Chamoiseau
FRÈRES MIGRANTS
Seuil, Paris, 2017, 136 p. ; 22,95 $

Dans la langue imagée et sensible qu'on lui connaît, Patrick Chamoiseau dénonce avec fermeté la situation intolérable des migrants en quête d'asile et professe l'espérance en une mondialité humaine.

À la défense des migrants, Chamoiseau monte aux barricades poétiques et sonne le rappel des Césaire, Pasolini, Saint-Exupéry et autres Hölderlin du monde. Son essai ***Frères migrants***, en écho aux « frères humains » de François Villon, est une harangue, un manifeste, un chant courroucé, malgré tout dans l'attendrissement devant le fait d'une communauté humaine. « Ce qui saigne, ces houles vives qui s'épanchent, je parle de gens, je parle de personnes, saigne de nous, saigne vers nous, parmi nous, saigne pour tous. »

L'ordre mondial néolibéral d'aujourd'hui ne fait pas l'affaire de Chamoiseau. Des pays aux moyens modestes ont ouvert les bras aux migrants, tandis que d'autres, malgré leurs capacités gigantesques, ont gardé leurs frontières closes. Les flots de migrants qui se déversent d'Afrique, d'Asie centrale et du Proche-Orient mettent en lumière avec plus d'éclat que jamais le paradoxe, à terme insoutenable, de l'appropriation par quelques-uns de la richesse produite par tous. Un certain « fou à la mèche blonde » est pris à partie, non en tant que responsable, mais en tant que manifestation extrême de la mondialisation du chacun pour soi. À l'opposé de la globalisation motivée par l'appétit capitaliste, l'essai aux accents lyriques évoque une puissance plus profonde émanant de l'unicité de l'espèce humaine. Cette prise de position affirme sa filiation directe avec le concept de mondialité, créé par l'immense littérateur et théoricien que fut Édouard Glissant.

Une métaphore porteuse d'espoir est inscrite dans la trame de ***Frères migrants*** et ressurgit de manière explicite à plusieurs moments du discours. À la suite de Pasolini, de Césaire et du philosophe Georges Didi-Huberman, entre autres, l'auteur martiniquais associe les lucioles à des signaux de vie et de résistance, fragiles dans leur individualité et pourtant forts de leur nombre et de leur trajectoire imprévisible. Dans les dernières pages du livre, en forme de déclaration des poètes, Chamoiseau, image des lucioles à l'appui, appelle l'avènement d'un monde où seront vaincues les forces de la division entre humains, de part et d'autre des frontières.

Gérald Baril

Viola Léger
LA PETITE HISTOIRE DE LA SAGOUINE
Perce-Neige, Moncton, 2017, 148 p. ; 25 $

Qui ne connaît pas la Sagouine ? Cette pauvre et vieille femme de ménage lave les planchers des théâtres depuis 1971. Et tout en frottant partage avec l'un de ses proches ce qu'elle a vécu et pense de la vie.

Ou encore, elle épluche ses patates, range le bois, se berce. Des gestes simples qui illustrent une vie tout aussi simple, si ce n'était la qualité extraordinaire du verbe qui l'anime. Une philosophe en vêtement de travail. Depuis sa création, cette pièce « pour femme seule » écrite par Antonine Maillet est interprétée de magnifique façon par Viola Léger.

Née le 29 juin 1930, Viola Léger a 41 ans quand elle prend « possession » du personnage – ou est-ce l'inverse ? « Jouer à la Sagouine ne marcherait pas. On doit la devenir, l'incarner, autrement on n'y croit pas », affirme-t-elle dans ***La petite histoire de la Sagouine***, où elle raconte les premières années (de 1971 à 1976) de sa vie avec ce personnage plus grand qu'elle. Un personnage qu'elle habite avec amour, passion et respect : « À mesure que je souligne mes rides et que mes épaules se courbent sous le poids du corps de la Sagouine, je me sens allégée de l'intérieur. Oui, je l'aime, cette Sagouine, elle est à moi ». Et toute l'Acadie répond « c'est vrai », tant est forte l'osmose entre le personnage et son interprète.

Elle portera le personnage jusqu'à ce qu'un accident vasculaire cérébral la contraigne à l'abandonner en janvier 2017, après, dit-on, plus de 3 000 représentations, dont de nombreuses au Pays de la Sagouine, ce « village » qui rend hommage au monde d'Antonine Maillet et qui fait les délices aussi bien des Acadiens que des touristes qui le fréquentent l'été depuis 1992.

Le livre est un recueil d'anecdotes de tournées que Viola Léger a dictées à une « secrétaire professionnelle », précise le mot de l'éditeur, ce qui explique l'oralité du texte. Un texte sans prétention, résolument orienté vers les « bons souvenirs » : « Puisque je ne collectionne pas les cailloux qui font mal aux pieds, je ne partagerai pas les moments difficiles. Ce que je veux vous raconter, ce sont mes trésors ». Et des trésors, elle en conte beaucoup, rappelant les représentations qui l'ont marquée par la chaleur des gens, ou par des circonstances plus ou moins stressantes qui se terminent bien (tout fonctionne bien dans ses évocations, ce qui atténue la portée du livre). Seize pages de photos complètent l'ouvrage.

Si le livre se lit d'un trait, on ne peut que regretter que Viola Léger limite son propos aux premières années de sa carrière d'interprète de la Sagouine et qu'elle n'aborde pas sa propre vie, elle qui a pourtant eu une influence importante sur la société acadienne et pas seulement à cause de la Sagouine.

David Lonergan

Joshua Levine
DUNKERQUE
DANS LES COULISSES DU FILM DE CHRISTOPHER NOLAN
Trad. de l'anglais par Virginie Bétruger
Harper Collins, Paris, 2017, 372 p. ; 29,95 $

Mai 1940 : l'armée allemande, mettant en œuvre la stratégie du *blitzkrieg* (guerre éclair), avance rapidement en territoire français. Les troupes françaises sont prises au dépourvu. Il en va de même du Corps expéditionnaire britannique, fort de plusieurs centaines de milliers d'hommes, venu à la rescousse.

Les Alliés, forcés de laisser derrière eux de grandes quantités de matériel militaire, doivent se replier en vitesse. Le gros de l'armée en retraite se voit ordonner de se diriger vers Dunkerque, un port qui n'est pas encore tombé aux mains de l'ennemi. Si bien qu'une véritable armée se retrouve à Dunkerque, coincée entre la mer et l'inexorable avancée allemande. Les Britanniques, sous la gouverne de Churchill, doivent organiser à l'improviste leur évacuation vers l'Angleterre. Une véritable armada est rassemblée à cette fin, constituée de bâtiments de toutes catégories : destroyers, chalutiers, bateaux d'excursion à aubes, navires marchands, et même une flopée de petits bateaux de plaisance, souvent pilotés par des civils (qui resteront connus par la suite comme les fameux little ships).C'est cette évacuation que raconte Joshua Levine dans son livre ***Dunkerque***, adapté au cinéma par Christopher Nolan. L'actuelle édition de l'ouvrage fait référence à l'élaboration du film.

Mais le sujet primordial demeure l'évacuation, quasi incroyable, de plus de 300 000 soldats alliés en l'espace de seulement 9 jours : du 27 mai au 4 juin 1940. Une évacuation réalisée sous le feu impitoyable de l'artillerie et de l'aviation allemandes. Levine s'attarde également aux unités britanniques et françaises qui ont courageusement fait face, au prix de pertes très élevées, à l'avancée ennemie. C'est grâce à leur sacrifice que la plupart des soldats du Corps expéditionnaire ont pu s'échapper. Qui sait quel tournant auraient pris la guerre, et l'histoire, si ces 300 000 hommes avaient été tués ou capturés. C'est donc un moment décisif et méconnu que retrace ici Joshua Levine. La méthode qu'il a privilégiée a été de recueillir de nombreux témoignages de personnes ayant participé à l'évacuation, ce qui rehausse l'aspect humain de son livre. Bientôt, les derniers témoins auront disparu et cet événement passera du souvenir à l'histoire.

Un ouvrage d'histoire, qui se lit comme un roman.

Gaétan Bélanger

Bernard Pivot
LA MÉMOIRE N'EN FAIT QU'À SA TÊTE
Albin Michel, Paris, 2017, 228 p. ; 27,95 $

Vous est-il déjà arrivé de redécouvrir, au fil de vos lectures, un souvenir profondément enfoui dans votre mémoire ? Lecteur attentif, Bernard Pivot a colligé ces ricochets et réminiscences pour en faire un point de départ d'autant d'historiettes ; il les partage en se remémorant comment certains passages chez ses romanciers de prédilection ont occasionné, voire provoqué l'émergence d'un épisode de sa vie antérieure.

C'est ce qui justifie le titre de ***La mémoire n'en fait qu'à sa tête***, qui s'apparenterait presque à un recueil de nouvelles dérivées d'une simple étincelle.

Naturellement, chacun pourrait à sa guise établir sa propre liste de digressions, réflexions impromptues, boutades, coq-à-l'âne à partir de ses lectures. Celles de l'ancien animateur d'*Apostrophes* permettent d'apprécier sa vaste culture livresque et de trouver une multitude de pensées inspirantes. Les points de départ sont souvent des détails apparemment anodins, un passage d'une œuvre obscure, une phrase oubliable tirée d'un premier roman, mais des auteurs confirmés sont aussi au rendez-vous : Marcel Proust, Romain Gary, Jean d'Ormesson, François Nourissier et tant d'autres qui sans le savoir auront inspiré une page de ce livre. Ce ne sont pas des comptes rendus, mais plutôt différents trajets d'un contexte vers un autre, un peu comme ces retournements de situation dans le film *Le fantôme de la liberté* (1974) de Luis Buñuel. Mais face à ces écrivains qui sèment à tout vent, Bernard Pivot conserve cette modestie exemplaire qui le caractérise dans une écriture toujours élégante et jamais inintéressante.

Distractions, apartés, saillies, anecdotes, certes ; mais aussi maximes et citations. Bref, d'heureux hasards qui deviennent en somme une véritable célébration de la lecture. Pour conclure audacieusement son seizième livre, l'auteur de ***Métier de lire*** s'amuse en proposant l'exercice impossible de résumer prosaïquement, en un seul quatrain, le propos d'une douzaine de grands romans et de recueils de poésie, de ***L'Odyssée*** à ***Thérèse Desqueyroux***, en passant par ***Du côté de chez Swann*** ! Le résultat de ce petit jeu constitue en soi une illustration éloquente de ce qui reste du propos d'une œuvre littéraire si l'on en enlève le style de son auteur. Et pour reprendre le vocabulaire de ***100 mots à sauver*** du même auteur, ce ne sont ni des carabistouilles ni des coquecigrues, mais bien de merveilleuses invitations à la lecture que l'on trouve à chaque page de ***La mémoire n'en fait qu'à sa tête***.

Yves Laberge

nuitblanche.com
Numéros courants | Archives | Exclusivités Web